



Pierre-Marie
Soubeyrand

Au
risque
de

L'Esprit

Témoignage

Éditions des Béatitudes

AU RISQUE DE L'ESPRIT

ISBN 2-84024-217-6

© Éditions des Béatitudes
Société des Oeuvres Communautaires, juillet 2004
Burtin, F - 41600 Nouan-le-Fuzelier
ed.beatitudes@wanadoo.fr
www.editions-beatitudes.fr

Couverture : © Éditions des Béatitudes



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

de vie sur cette terre, dont plus de quatre-vingts comme pèlerin du Royaume, entre les bras du Cardinal Gantin, un autre père de l'Église d'Afrique, qui venait lui remettre la bénédiction apostolique du Pape Jean-Paul II alors en train de célébrer la Messe à Ouagadougou devant une foule innombrable. La graine jetée en terre avait porté beaucoup de fruits. Maintenant Alfred comme un bon et fidèle serviteur pouvait s'en aller en disant, à l'instar d'un autre vieillard : « *Maître, mes yeux ont vu ton Salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière qui illumine les nations...* » (Lc 2, 30-32)

Ces récits ne pouvaient qu'aiguiser en mon cœur l'appel du large et attiser le désir. Mes parents en parlèrent à notre curé, un saint homme, presque d'un autre âge mais qui me fascinait. Il me semblait tellement lié à son Seigneur qu'il n'était plus de cette terre et cependant, malgré un sens aiguisé de l'ascèse, il savait être proche de son peuple. Je le voyais un peu comme un ange qui nous transmettait les paroles du Ciel, qui s'occupait des affaires de Dieu parmi les hommes. Mais il était plus du Ciel que de la terre. À travers lui je découvris comme une icône du Curé d'Ars, un prêtre simple et pauvre mais tout livré à l'amour de son Seigneur et pour le salut des âmes. Cette rencontre s'imprima en moi de manière inoubliable, il allait être sur mon chemin comme le guide de Tobie, m'enseignant les voies de Dieu. Je commençai à participer à sa messe quotidienne en la servant, pendant les vacances scolaires. Il me fallait franchir, à jeun, plusieurs kilomètres pour rejoindre notre église paroissiale. Après la messe il m'ouvrait sa table pour un déjeuner frugal avant de passer à un exercice redoutable : l'apprentissage du latin. Déjà toute la liturgie eucharistique était souvent un exercice périlleux lorsqu'il s'agissait d'enchaîner les répons au prêtre mais maintenant il me fallait décliner la langue de Cicéron dans le fond de la sacristie pour m'assurer une entrée honorable au petit séminaire. L'aridité de la tâche ne me rebuta pas, tant j'admirais cet homme, rempli de quelque chose que je ne pouvais nommer mais qui m'attirait, tellement il portait en lui un feu brûlant bien que caché de l'amour de Dieu.

L'entrée au petit séminaire de Bon Rencontre, petit village au pied d'un coteau, lieu d'un pèlerinage marial, me découvrit ces horizons que j'espérais. Mais sans plus attendre, j'annonçai à mon directeur spirituel que je ne resterais pas dans le diocèse. Je serais mission-

naire et même moine-missionnaire. Il me demanda si je savais ce que je demandais. Pas exactement, lui dis-je. Mais c'était comme inscrit dans mes pensées et mon cœur. Avec tact et sagesse, ce prêtre me fit connaître saint François et son ordre. Le *Poverello* devint un modèle et un compagnon avec saint Jean Marie Vianney. Je voulais imiter leur pauvreté et leur saint abandon. Je fus peut-être plus saisi par leur ascèse que par la charge d'amour qui les poussait parfois à de tels excès. J'appris, à l'expérience et à fréquenter les saints, que l'amour est excessif mais sans ce volontarisme que mon éducation et le climat ecclésial encore empreint de jansénisme m'avaient transmis. Les chemins de la grâce prennent parfois des sentiers que nous lui traçons ou que nous ne soupçonnons pas. Elle sait prendre nos ornières et nos chemins boueux. Mais le Précurseur crie dans le désert et annonce le Messie comme « *le Chemin, la Vérité et la Vie* » (Jn 14, 16). Aussi s'emploie-t-il à un travail de génie civil : raboter les aspérités et les collines, combler les creux et les ravines ; car il s'agit de « *préparer la route au Seigneur... Alors toute chair verra la Salut de Dieu* » (Lc 3, 4-6).

Bien des voies, non seulement de la vie spirituelle mais de celles où nous cherchons avidement comme à tâtons le visage du Seigneur, m'étaient encore inconnues. Cependant la vie des saints, les récits bouleversants des missionnaires me découvrirent celle qui les dépasse toutes, comme dira saint Paul : « *Je vais vous montrer une voie qui les dépasse toutes.* » (1 Co 13, 31) Un dimanche soir, ce n'était pas encore l'heure de la télévision, le directeur du petit séminaire nous projeta un film fixe sur la vocation de *Teresita* qui deviendra la grande Thérèse d'Avila. Sa fougue, son élan irrésistible à aller chercher le martyr parmi les Maures, par amour de Jésus et pour communiquer cet amour aux *mahométans*, comme l'on disait à l'époque, me saisit. Je compris qu'une seule chose suffisait et Thérèse, plus tard, l'écrira et le criera : « l'amour seul suffit ». Je notai cette parole sur une feuille de carnet que je glissai dans mon missel. Seul l'amour avait pu pousser François à rencontrer le Sultan d'Égypte, ses frères à mourir au Maroc. Je compris que l'amour était tout, comme l'écrira dans son acte d'offrande la petite Thérèse.

C'est cette période que l'une de mes tantes, paralysée, m'offrit son livre de chevet : l'une des premières éditions de *L'Histoire d'une âme*. Je dévorai ces pages qui étaient comme un combustible jeté

dans la fournaise de mon cœur. Et je compris avec Thérèse que « l'Amour seul faisait agir les membres de l'Église, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang... Je compris que l'Amour renfermait toutes les vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot qu'il est éternel !... » Plus que jamais ma détermination était résolue : je serais missionnaire.

La charité est vraiment ce cœur de l'Église comme l'avait perçu Thérèse de Lisieux. Sans cette charité brûlante, l'Église ne pouvait continuer de vivre le Message de Jésus sur la montagne, ni même d'en être porteuse dans ce monde. Au commencement était l'Amour, pourrait-on dire en paraphrasant saint Jean, dans le prologue de son évangile. Tout me semblait partir de cette affirmation johannique : « *Dieu est amour.* » (1 Jn 4, 8) Du Cœur de Dieu, comme le soleil dans notre système, partaient ses rayons lumineux et brûlants de son Amour d'où jaillit la création et qui la porte dans toute son évolution jusqu'à ce que retentisse la Parole rédemptrice et aimante : « *Dieu a tant aimé le monde qu'Il a envoyé son Fils, son Unique, dans le monde...* » (Jn 3, 16) Et Jésus renchérit : « *C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres... que le monde croira.* » (Jn 13, 35 ; 17, 21) L'Amour ne pouvait connaître de limites, de frontières. « *Dieu veut sauver tous les hommes...* » (1 Tm 2, 4) Il fallait donc remonter à cette source pour aimer comme Dieu nous aime, pour trouver l'impulsion capable d'aller jusqu'au bout d'une existence, jusqu'au bout de la terre, jusqu'à l'extrême... et je l'appris plus tard « *jusqu'à ce qu'Il vienne* » (1 Co 11, 26).

Cette inquiétude, au lieu de m'accabler, me stimulait plutôt. Un Père jésuite, le Père Pierre Lauzeral, sut nous aiguillonner sur ce *chemin de la perfection*, lorsque nous allions, notre classe de petit séminaire, passer quelques jours de retraite à Toulouse dans le quartier du Mirail encore campagnard et où les Pères jésuites avaient un centre de retraite. C'est là que je découvris *L'imitation de Jésus-Christ* qui m'accompagnera ensuite tout au long de ma vie. Par la suite, je décidai de faire une retraite dans une trappe. À l'époque les monastères étaient laissés à leur quiétude et à leur vie régulière. Ils semblaient être posés au fond d'un vallon, le plus souvent, comme oublié, ou sur des sommets comme un paratonnerre. Peu de bruits



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

imposer nos préjugés, nos opinions rétrécies. Pendant ce temps justement la science théologique osait s'ouvrir aux sciences de l'homme, sociologie, ethnologie, psychologie tandis que cette dernière abandonnait avec quelque condescendance les manuels de philosophie. La Révélation, bien que demeurant la source du savoir théologique, avait désormais fort à faire avec l'apport de cette nouveauté incontournable pour approcher l'Homme et le comprendre dans sa complexité historique et socioculturelle. Ce qui quelques années plus tôt nous faisait peur aujourd'hui nous attirait, nous séduisait. Peut-être comprenions-nous davantage que Dieu ne fait pas le salut de l'Homme sans sa collaboration active, qu'il n'est pas un produit fini sorti des mains du Créateur. Cette Parole divine devait aussi devenir Parole humaine. La théologie ne pouvait se passer d'une véritable anthropologie... et inversement. Et à examiner les Écritures de plus près, nous découvriions qu'elles nous transmettaient si *humainement* les lumières et bontés *divines* qu'il y a quelque chose d'humain en Dieu. L'Incarnation est au cœur de la Révélation et donc de l'histoire de l'humanité et même de la Création et du cosmos. Les sciences humaines en nous faisant pénétrer dans ces richesses cachées et dévoilées de l'homme et de sa culture nous renvoyaient à l'acte d'amour du Créateur, cette Parole-événement, dont la Bible nous affirme qu'Il « *créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa* » (Gn 1, 27). Le texte hébreu est encore plus fort dans son évocation déjà de la *ressemblance* divine qui ne sera vraiment manifestée qu'en Jésus-Christ, « *le Verbe fait chair* » (Jn 1, 14). Mais cet accomplissement de l'homme divinisé comme l'atteste encore saint Jean est bien au-delà de ce que peuvent en dire ces sciences car « *nous le savons, lors de sa manifestation nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est* » (1 Jn 3, 2).

Le dialogue était ouvert au niveau des sciences avant que ne surviennent une crise de palais et une prise de pouvoir. Les instituts de théologie étaient alors de véritables laboratoires mais où s'exerçait un art encore mal affiné. Les audaces permises ressemblaient plus à des enfantillages dont les acteurs jouaient aux apprentis sorciers. Même si déjà certains manipulaient dangereusement le *Logos* sans ces protections élémentaires de l'humilité et de l'obéissance à la Parole de Dieu et à l'Église. Prise de vertige, notre génération perçut l'occasion d'afficher sa liberté de pensée et de recherche, son indé-

pendance par rapport au Magistère. On vit même se créer des syndicats de théologiens et des manifestations avec revendications corporatistes. Une nouvelle crise rationaliste était en train de naître. La raison revendiquait son autonomie et renvoyait le témoignage de la foi aux dévotions privées, voire surannées. Les sciences humaines et les méthodes scientifiques reléguaient la foi aux temps de l'ignorance et du mythe, tout en affirmant le primat de la raison, affublée du label d'infailibilité qu'elle refusait aux vérités théologiques. Modernité oblige, ou plutôt mode, laissant omettre même au moment des ordinations le serment antimoderniste. Il est vrai qu'il aurait bien besoin d'être actualisé... tant le modernisme change de mode. Il se conjugue aujourd'hui au pluriel et dans un tout indifférencié.

Les semences du Verbe, selon l'expression des Pères, reprise par le Concile, étaient partout. Et nous ne pouvions qu'être admiratifs devant cet homme à la Rousseau que nous découvriions, l'Homme sans Dieu, à l'état naturel, le bon sauvage, qui finalement n'avait guère besoin de plus puisque sans le savoir il détenait quelque chose de cette étincelle d'éternité, de divin. Doucement mais sûrement des glissements de la pensée et de la théologie, avec beaucoup d'audace mais une réflexion insuffisamment assurée, nous entraînaient vers un espace indéfini où tout pouvait enfin trouver sa place. Nous étions sortis des espaces limités où chacun tenait ses frontières et savait donc reconnaître l'autre dans sa différence et parfois le rejeter ou l'exclure. Nous entrions dans une nouvelle ère – *un nouvel âge* –, celle d'une globalisation des cultures et des religions qui n'ont que faire de repères et de définitions dogmatiques. L'homme n'est plus à la recherche de la Vérité objective à laquelle il se mesure, il est cette vérité individuelle et chaque fois relative, changeante, adaptable. La peur de la Vérité et donc de la confrontation se traduit alors comme antinomique de la Charité. Celle-ci n'est plus théologique mais humaine et subjective avec cette prétention d'intégrer ou de niveler les contradictions.

La crise était bien celle de la Vérité qui du coup ôtait le primat de la Charité qui devenait anthropomorphique et bientôt humaniste : « La pire manière d'être de son temps », lançait le Père Molinié. Ce n'était plus l'homme qui était appelé à se mesurer à la Vérité qui lui préexistait et éclairait le sens même de sa destinée, mais il devenait,

comme dans une révolution copernicienne inversée, le centre, l'origine de l'univers dans sa prétention prométhéenne de tout ramener à soi. Bientôt cet *Homme*, sorti tout droit de quelques circonvolutions de caverne cérébrale, s'avèrera sans consistance ou seulement la projection sur l'écran d'illusionnistes kantien ou freudiens. La triste réalité dérive vers l'individualisme et l'impératif de la libido. Le spasme cérébral génère une société convulsive et éclatée. Maurice Clavel parlera de *mai 1968* comme d'une révolution manquée de l'*Esprit*¹.

*
* *

Le printemps chaud de 1968 secoua profondément notre univers socioculturel, même s'il ne fut que la partie visible de l'iceberg. Les repères traditionnels volaient en éclat pour laisser place à *une souveraine liberté*, réclamée et qui semblait, pour notre génération idéaliste, ouvrir des horizons insoupçonnés. Elle devenait l'affirmation absolue de l'individu devant toute forme d'autorité, la revendication à la différence et donc sa reconnaissance et, contre toute règle arithmétique, l'équivalence des contraires. Le slogan était alors : « il est interdit d'interdire » ! C'est-à-dire « *tout est permis* » ! N'est-ce pas la tentation originelle, la tromperie du Tentateur des origines, qui entraîna la chute de notre humanité ? Aujourd'hui paradoxalement les générations issues de mai 1968 retournent l'interdit et lui dénie son caractère arbitraire et absolu, cherchant à retrouver des repères, mais ils ne sont plus. Le dernier tabou de cette époque qu'elle maintient depuis trente ans, serait-il en train de sauter et le mensonge d'être dévoilé ?

Nous avons, même dans les séminaires, l'impression de conquérir un pouvoir qui nous avait été ravi par les maîtres du savoir et de l'avoir. Nos maîtres d'alors manquaient-ils de cette humilité qui authentifie le vrai savoir ? Toujours est-il que le nouveau pouvoir passait dans l'arène ; nos professeurs abandon-

1. Maurice Clavel, *Ce que je crois*, Grasset, 1975.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Au désert

Après quelques années de délices au cours du noviciat et d'un temps d'initiation théologique, je dus satisfaire aux obligations nationales du service militaire qui pour moi se changea en service actif, c'est-à-dire un service de coopération dans *les pays en voie de développement*, comme l'on préférerait dire alors. Après m'être exposé au soleil de saint Ignace de Loyola, à travers *les grands exercices*, et avoir pris goût à savourer la Parole dans l'apprentissage de la *lectio*, après une année de découverte enthousiasmante de la théologie, je traversais la méditerranée en ce mois de septembre 1968 pour toucher aux côtes mystérieuses de l'Afrique et contempler au petit matin la ville en gradin se détacher sur le bleu de l'azur : Alger la blanche.

Je laissais non seulement la France derrière moi mais aussi cette fraîche *révolution de mai 1968* dont j'étais loin alors d'avoir pris toute la mesure. Un autre horizon plus vaste et bien différent allait s'ouvrir à mon regard émerveillé. Un soir de septembre de cette même année, le Père Denis, vicaire général de l'évêque de Laghouat qui faisait office de Directeur de l'enseignement diocésain et de surcroît Père Blanc, me fourgat dans un taxi surchargé, direction plein sud. Je n'eus guère le loisir d'admirer alors le paysage dans cette nuit noire où je ne sais comment le chauffeur distinguait la route asphaltée des vastes espaces désertiques que nous traversions depuis que nous étions arrivés sur les hauts plateaux avant de nous enfoncer dans le désert et la nuit. Cependant je fus mis aux parfums et aux rythmes de la musique orientale et arabe tant la promiscuité

dans le véhicule imposait à tous cette ambiance étrange et fascinante pour moi mais qui avait l'avantage de garder notre chauffeur éveillé. Rompu de fatigue et de sommeil, je m'efforçais de garder les yeux ouverts alors que l'horizon rosissait déjà et que le soleil allait enflammer le désert. La route serpentait au milieu de collines brunâtres où seules quelques touffes d'herbe épineuse se balançaient au vent. Le spectacle fut pour moi féérique lorsque nous débouchions sur la vallée du M'Zab avec ces cités épousant si bien le relief et posées comme des perles enchâssées scintillantes sous les premiers rayons du soleil. C'est là, par Ghardaïa, qu'allait commencer un itinéraire d'une dizaine d'années d'enfouissement au désert, dont ces deux années de service d'Église dans l'enseignement auprès des populations sahariennes.

Cette cité ibâdite du M'Zab avait non seulement une longue histoire comme je la décris dans un travail fait lors de mes études à Rome à l'I.P.E.A.I.¹, reprenant d'ailleurs le travail de pionniers comme le Père Louis David, arrivé en 1900 et décédé à Ghardaïa deux ans avant mon arrivée, en 1966 ; mais elle était aussi au cœur de la vie et de l'histoire de l'Église dans cette région et du Sahara et de l'Afrique occidentale. En effet si Ghardaïa fut le siège du Vicariat apostolique du Sahara et du Soudan dès 1891, aux dépens de Bamako, ce fut grâce au nouveau Vicaire apostolique Mgr Toulotte, ancien de la mission de Metlili, oasis des Chaamba, toute proche de la vallée des cités ibâdites, encore fermées à une présence étrangère. Le développement de la présence chrétienne en particulier par l'enseignement et les soins et la fondation de plusieurs missions au Sahara décideront de l'érection de la Préfecture apostolique du Sahara en 1901 avec pour siège Ghardaïa. Mgr Guérin, nouveau Préfet apostolique, réside à Ghardaïa dans cette maison située sur les pourtours de la ville et proche des remparts. C'est dans ces murs où déjà s'étaient écrites les premières pages de la présence chrétienne que je commençais cette aventure. Ce même évêque accueillit dans ces lieux, à plusieurs de ses passages vers le grand sud, le Père de Foucauld et l'autorisa à aller s'établir à Tamanrasset. Quelques mois avant mon arrivée, à la Pentecôte 1968, Mgr Jean-Marie Raimbaud

1. *Institut Pontifical d'Études Arabes et Islamiques* à Rome où je fus étudiant entre 1970 et 1972.

succédait à Mgr Mercier qui avait été consacré évêque en 1955 pour le nouveau diocèse, désormais sis à Laghouat, en remontant de Ghardaïa, perle des oasis, vers le nord. Mgr Mercier organisait non seulement le diocèse mais déployait la mission et le témoignage évangélique adapté au contexte d'un pays essentiellement musulman et qui allait accéder à son indépendance. Le Sahara était comme un énorme appendice greffé sur l'Algérie mais le désert cachait de grandes richesses dont l'or noir, convoité tant par la métropole que par les nouveaux maîtres qui mèneront une rude guerre pour l'indépendance. Visionnaire en bien des domaines, l'évêque préparait les temps à venir en ouvrant aux populations sahariennes nomades et sédentaires des oasis des centres de formation professionnelle et pour les filles des ouvriers où s'enseigneraient et ainsi perdurerait l'art du tissage et du *fridj*. Il parcourait son immense diocèse inlassablement non plus à dos de chameau mais sur les ailes d'un *petit porteur*, piloté par un Père Blanc, ancien pilote de la *RAF*, ce qui lui valut le surnom d'*évêque volant*.

Au cours de ces séjours au Sahara² je passerai donc quatre années, au cœur du Sahara, dans les écoles et centres de formation professionnelle du diocèse avec une jeunesse enthousiaste de construire son pays, tant il y avait à faire. Cependant le désert se vidait de ses nomades qui refluait vers les cités ou les champs de pétrole et de gaz. Entre les cités et le désert de nouveaux villages de tentes noires ou brunes en poils de chèvre ou de chameau se formaient en s'agglutinant et réduisant progressivement l'espace pour les troupeaux qui finiront par disparaître. Faute de matière première les tentes ne seront plus remplacées ni réparées et le mur de *fridj*, protecteur de l'intimité familiale, sera bientôt remplacé par le *parpaing*. Le progrès tant espéré drainait avec lui de nouveaux espaces, changeait radicalement la physionomie du désert et sa vie : les puits d'eau s'ensablaient tandis que ceux de pétrole ne cessaient de dresser leur superbe métallique sur ces horizons d'*erg* ou de *reg*. La noblesse des nomades se dégradait et se perdait en même temps qu'ils quittaient le désert pour ces nouvelles *townships*. L'appât du profit et de la richesse fit perdre les repères traditionnels et l'idéa-

2. De 1968 à 1970, j'enseignais dans un collège tenu par la mission des Pères Blancs. De 1974 à 1976, je serai sous-directeur du centre de formation professionnelle à Ouargla.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

ont démontré par leur vie jusque dans la mort qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'aimer et prier pour son ennemi, en livrant sa vie. Ils sont morts comme ils ont vécu : morts d'amour. Leur martyr de sang est la signature de cette violence de l'amour.¹³

Christian, tu as trop écrit ; tu essayais de faire venir la réalité en couchant des mots sur le papier. Ton espérance était folle : « *espérant contre toute espérance* » (Rm 4,18) ; tu avais dépassé le cap raisonnable de nos espoirs. Tu as signé la dernière page de ta vie de ton sang ! Prie maintenant pour nous et nos amis musulmans ; prie pour l'Église afin que nos cœurs brûlent comme le tien de cet amour qui aspire l'autre, l'ennemi dans les bras du Père !

À l'heure de nous séparer, les frères voulurent nous revêtir symboliquement de leur charité ; le Père Jean-Baptiste, alors prier, nous remit trois coules monastiques en nous envoyant : *vous serez nos frères au désert.*

*
* *

Notre fraternité devint vite un pôle d'attraction, car même si nous étions décidés à vivre la vie cachée de Nazareth nous ne voulions pas nous cacher. Il nous apparaissait important de rendre ce beau témoignage de notre foi et de notre appartenance. Nous avions la garde de la seule église de l'immense diocèse du Sahara, alors que la plupart – si elles n'avaient pas été transformées en mosquées – étaient devenues des bâtiments publics. Quant à l'église de Touggourt, elle était devenue comme le dira avec un brin d'ironie Mgr Scotto, alors évêque de Constantine, *la Mecque* de l'Algérie. Chrétiens d'origine étrangère ou, comme j'en témoignerai plus loin, certains Algériens n'hésitaient pas à franchir des centaines de kilomètres pour un week-end de prière à Touggourt. Nous avons transformé notre église en y plaçant une iconostase qui mettait à l'aise les chrétiens orientaux. Bien que de rite romain nous introduisions dans la liturgie des chants

13. La famille de fr Christian découvrit, après sa mort, l'admirable testament qu'il leur avait envoyé : *Quand un À-Dieu s'envisage...* Fr Christian y dévoile les profondeurs de son âme et la force de l'amour qui l'habite. La famille de Chergé n'a pas voulu garder pour elle ce trésor spirituel, écrit entre le 1^{er} décembre 1993 et le 1^{er} janvier 1994, elle le publie dans le journal *La Croix* le 29 mai 1996.

aux accents plus orientaux, en particulier avec ceux que le Père André Gouzes commençait à éditer. Avec l'aide des *petites sœurs* et de quelques prêtres libanais, comme Mansour Labaki, les chants de la liturgie maronite ou melkite en arabe trouvaient aussi leur place pour le plus grand bonheur des arabophones dont nos amis Algériens qui pouvaient dès lors mieux goûter une liturgie plus proche de leur culture et sensibilité.

D'autres dimensions ne manquaient pas d'attirer comme « *la voix qui crie dans le désert* » (Is 40, 3). La Parole franchissait les espaces et bouleversait les cœurs. Un groupe hippy, à la recherche d'un absolu au milieu de beaucoup de confusions, vint jusqu'à notre oasis pensant trouver là la révélation. J'avais appris leur présence et décidais de les visiter. Quand mes hôtes ouvrirent leur porte je crois qu'ils furent plus surpris de me voir que, moi, de les surprendre. En effet, ils étaient en train de lire un de ces livres des *prophètes* de cette génération quand ils entendirent toquer à la porte. Et le livre de *révélations* leur annonçait qu'un homme barbu, vêtu de blanc – j'étais de fait vêtu d'une *abaya blanche*, et de plus je portais déjà une barbe abondante-devait venir bientôt à leur rencontre pour les instruire des voies *éclairées*. Sans le savoir et encore moins sans le vouloir, j'étais la réponse du Ciel ou de ces énergies cosmiques, peut-être un être supérieur voire un voyageur interstellaire et mes paroles devenaient *des oracles*. Quand ils me dirent leur étonnement et firent la lecture du livre je compris la méprise et eus bien du mal à les ramener à la réalité si prosaïque de ma présence, comme Paul avec les gens d'Iconium. Cependant la lumière pénétrait leurs cœurs tandis que j'annonçais le seul Sauveur Jésus-Christ, mort sur la croix et ressuscité. Il faudra plusieurs mois de catéchèse pour les amener aux sacrements. Mais quand ils eurent accueilli la Personne de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, alors nous partîmes avec toute la communauté au désert, sur les bords d'un fleuve qui sortait de nulle part et se perdait quelque part dans le désert de sable. Dans ce cadre inouï et insolite, pourtant d'une sobre beauté, furent baptisés tous les catéchumènes. Le Seigneur n'avait-il pas dit par le prophète Isaïe : « *Voici que je vais faire toutes choses nouvelles... Oui, je vais tracer une route dans le désert et donner des fleuves dans la solitude* » (Is 43, 19).

Le lendemain, dimanche, dans l'église de Touggourt, les nouveaux baptisés recevaient le Saint-Esprit dans le sacrement de la

confirmation. Et pendant que le Père Luis conférait le sacrement aux adultes comme aux enfants, il y eut une effusion de charismes de *langues* et de *prophéties* qui les transportaient de joie et provoquaient l'étonnement « des vieux chrétiens ».

Pendant ces six années de la vie de la fraternité, un élan étonnant de ferveur faisait de notre maison et de la présence chrétienne en ces lieux, dont deux communautés de religieuses de *Sœurs Blanches* et de *Petites Sœurs*, une riche communion des cœurs et un relais spirituel incontournable pour ceux qui tentaient l'aventure du désert. Le centre de la vie communautaire, comme le centre brûlant de la terre, était la Présence eucharistique. Même nos amis musulmans les plus proches ressentaient le rayonnement de ce foyer d'amour et de lumière sans pouvoir le nommer. Certains venaient même s'asseoir devant le Saint-Sacrement exposé, persuadés que quelque chose d'important se passait puisque nous étions prosternés. Pensaient-ils que nous étions en train de proclamer, comme dans la prière rituelle musulmane, les grandeurs de Dieu ? Nous avons adopté dans notre vie courante les habitudes de vie locale, comme manger assis par terre autour d'une table basse ou dormir à même le sol. Certains gestes ou attitudes dans la liturgie pouvaient être aussi mieux saisis par des musulmans. Comme l'apôtre Paul qui « *sachant en qui il avait placé sa foi* » (2 Tm 1, 12) n'en recherchait pas moins de « *se faire tout à tous afin d'en sauver à tout prix quelques-uns* » (1 Co 9, 22).

Il nous arrivait assez souvent de nous retirer dans ce que nous appelions notre *Béthanie*, chez une famille qui vivait dans l'erg oriental et possédait sa palmeraie et ses jardins dans des creux de dunes. Ils avaient bâti leur maison sur le haut d'une dune, en plaçant les pièces comme des cubes alignés autour d'une cour centrale à laquelle on avait accès par une porte basse. La construction en *gypse* et le toit de chaque pièce en forme de dôme convenaient parfaitement au climat saharien. L'une de ces pièces, située dans un angle, était la seule à avoir son ouverture sur l'extérieur ; elle nous était destinée quand nous venions nous retirer là. Sur le fronton de la porte, gravé dans le plâtre : *ibn Allah* (le fils de Dieu !). Comme cette famille, à l'époque d'Ézéchiël, qui sut lui réserver une chambre afin que lors de ses passages il puisse s'y retirer. Ici ou dans le domaine tout proche d'une confrérie musulmane, nous pouvions vaquer à nos dévotions et même célébrer l'Eucharistie sans être dérangés ; nos hôtes veillant à ce que les enfants



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

personnes s'étaient rassemblées autour d'un immense gaillard en col romain, à l'accent canadien, et de quelques autres dont le Père Jean-Marie et un journaliste hollandais, Fred Ladenius, venu sans micro mais avec sa Bible sous le bras. Ils étaient quelques-uns à avoir suivi le Père Val Gaudet, *Oblat de Marie*, depuis *la Grégorienne* pour ouvrir un nouveau groupe de prière de langue française. En effet beaucoup d'entre nous étaient des étudiants francophones des différentes universités et instituts de Rome.

Le Père Valérien était un missionnaire qui avait passé de nombreuses années dans différents pays d'Amérique latine. Lors d'un voyage aux USA en 1969, il entend parler de ces personnes et de ces groupes qui, aux États-Unis, expérimentent *le baptême dans le Saint-Esprit*, parlent en langues et prophétisent. Il visite ces groupes et communautés dont celle de l'université catholique de *Notre-Dame*, de même que des assemblées protestantes renouvelées dans le Saint-Esprit, comme les services de Kathryn Kuhlmann à Pittsburgh. Bouleversé, renversé littéralement de toute sa hauteur mais, dira-t-il, *comme une plume va vers le sol*, dans un *slain in the Spirit* (ce que plus tard en France on traduira par : *repos dans l'Esprit*), Val Gaudet vit une nouvelle jeunesse. De retour à Rome comme secrétaire général de sa congrégation, un célèbre pasteur américain le Révérend Ray Brigham prie pour lui et il reçoit, dira-t-il plus tard, « ce don merveilleux de prier le Seigneur en langues tous les jours ». Timidement, en janvier 1971, un petit groupe se réunit dans une chambre de la maison généralice des Pères Oblats de Marie Immaculée, sur la via Aurelia, juste en face de celle des Pères Blancs où nous logeons. Lors de la rentrée universitaire de 1971, le groupe qui s'est élargi cherche un lieu plus adapté. Le Père Francis Sullivan, Jésuite américain, ouvre le dimanche après-midi sa salle de cours à l'intérieur de cette forteresse Jésuite de l'université Grégorienne. Un groupe de langue anglaise, d'une quinzaine de personnes, commence un séminaire de vie dans l'Esprit pour préparer les participants à vivre cette expérience étonnante du *baptême dans le Saint-Esprit*, comme on le nommait alors⁵. Lors d'une assemblée de prière, les

5. Je conserve l'expression en français car l'expérience est bien celle d'une « immersion » dans le Saint-Esprit. Bien sûr il ne s'agit pas d'un nouveau baptême, mais d'une expérience spirituelle du Dieu vivant et agissant aujourd'hui dans la vie de croyants, et qu'en France on nommera « effusion du Saint-Esprit ».

gens semblaient très agités, levant les bras, se balançant avec la mélodie du chant, d'autres donnaient des messages incompréhensibles *en langues* que d'autres interprétaient. La joie parvint à son paroxysme se mêlant aux larmes, aux embrassades, laissant coi le Père Sullivan. L'ivresse de l'Esprit remplit les cœurs ; la salle débordait de cette allégresse et personne ne semblait devoir échapper à ce raz-de-marée. Le jésuite eut sa part, si bien que même sa façon d'enseigner en fut modifiée et ses étudiants témoignaient de ce changement, comme une vie nouvelle, un enseignement nouveau. C'est ainsi que, dans la foulée, quelques membres du groupe se détachèrent pour lancer le groupe francophone au début de l'année 1972. Le feu de l'Esprit tombait sur la cité millénaire. Et comme le dira plus tard Ralph Martin, un des pionniers de ce renouveau pentecôtiste catholique : « on ne vient plus à Rome pour visiter de vieilles pierres mais bien les pierres vivantes d'un édifice spirituel ».

Quand le Père Val me vit entrer à Saint-Louis-des-Français, il se tourna vers Jean-Marie et lui lança : « quel temps de pluie tu nous amènes aujourd'hui ! » Le temps était de fait grisâtre et pluvieux mais je ne pensais pas que mon visage traduisait un tel abattement. Cependant de manière très douce et imperceptible une lumière pénétra mon cœur. Ce sentiment dura de manière inattendue si bien que je décidai de retourner la semaine suivante à l'assemblée de prière. Le traitement ne fut pas homéopathique, mais brutal. Sans m'en apercevoir je venais d'ingurgiter une overdose d'Esprit. Mon cœur bondissait en moi, une fringale de la Parole m'avait pris si bien que je cherchais dans toutes les Saintes Écritures ce qui concerne le Saint-Esprit et ce qu'Il était supposé accomplir autrefois dans la primitive Église. En effet la première édition de la *Bible de Jérusalem* portait en note à propos de la glossolalie du jour de Pentecôte ou de l'exposé de Paul sur les charismes dans la première aux Corinthiens que tout cela avait été donné au début de l'Église pour la lancer dans une vitesse de croisière et suppléer à une organisation encore fragile et embryonnaire mais que ces phénomènes n'étaient plus de mise depuis bien longtemps. D'ailleurs aujourd'hui, continuait sagement le commentateur, la structure et l'organisation ecclésiales avaient avantageusement remplacé ces manifestations d'un autre âge.

La Parole me réveillait – et non pas les notes – et je la dévorais comme Jérémie. Elle faisait mon tourment et me guidait dans cette

expérience étrange. Elle devenait vivante sous mes yeux et donnait corps à l'expérience que j'étais en train de vivre. Il me semblait que l'Église ne se conjugait pas au passé mais qu'elle continuait de vivre « son éternelle Pentecôte », comme le dira encore Paul VI. Je devenais pour ainsi dire contemporain des apôtres et leurs discours comme leurs comportements, leur parole comme celle du Seigneur devenaient lumineux et me transportaient de joie. Je passais des nuits surtout – le jour, j'étudiais – à voyager à travers la Parole et à reconnaître un pays comme oublié et redevenir familier de cet héritage qui m'appartenait mais pour lequel j'avais perdu le goût. Je redécouvrais en me l'appropriant l'actualité du Saint-Esprit. « *Ta Parole une lampe sur mes pas, une lumière sur ma route* » (Ps 119, 105). L'Esprit comme le glaive de la Parole pénètre tous mes os jusqu'aux jointures ; Il transperçait mon âme comme pour l'aiguiser dans un désir plus vif de tomber entre les mains du Dieu vivant dont je m'étais si habilement protégé.

Je n'avais plus tellement de choix tant la pression se faisait vive : ou je basculais et c'était *le baptême de feu* ou je retournais à ma mélancolie... Mais cette alternative n'arrêta pas mon esprit, je courais comme la bien-aimée du *Cantique* sur ces collines embaumées, allant de découverte en découverte et cherchant avidement à saisir Celui qui venait de me saisir et ne plus Le lâcher.

Comme pour attiser le feu de l'Esprit, Jean-Marie me donna plusieurs livres de témoignage en anglais. Je crois que je ne lus jamais aussi vite ni n'eus une meilleure compréhension de la langue de Shakespeare qu'en dévorant en une nuit *The Cross and the switchblade*⁶ de David Wilkerson. Tout dans son témoignage me faisait revivre l'Évangile et les Actes des Apôtres comme actuels : l'Esprit Saint agissait d'une manière surprenante, guidait le jeune pasteur même à travers ces situations les plus inattendues avec une assurance et une confiance déroutantes. Au-delà même de ses pauvretés, sa parole renversait la violence et les cœurs les plus endurcis ; ce ne pouvait pas être une autorité humaine qui agissait. Mais qui donc ?

6. *La croix et le Poignard* (en français), éditions Les Assemblées de Dieu, 1966 ; de multiples éditions suivront. J'apprendrai d'ailleurs par la suite que ce témoignage eut une influence déterminante dans l'expérience des premiers charismatiques catholiques aux USA.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

enfants morts qui sont en son sein », écrivait déjà au Pape de son temps sainte Catherine de Sienne. Les premières communautés començaient timidement, perçues parfois un peu comme des enfants faits dans le dos de l'Église-institution. Cependant des visionnaires comme Dom Jean de la Croix, Abbé de Notre-Dame d'Aiguebelle, accueillirent à bras ouverts groupes de prière et communautés et perçurent là les bourgeons d'un nouveau printemps, *éclos sur le vieux tronc du monachisme*.

Il est vrai que le monachisme a toujours été à la fois un milieu bouillonnant de vie et d'initiatives nouvelles, empêchant de s'endormir par son ouverture permanente à l'Esprit, et à la fois un terreau profond qui plonge dans la primitive et lointaine expérience apostolique de l'Esprit, sans cesse actualisée. N'est-ce pas d'ailleurs la grâce du monachisme d'être essentiellement une expérience de l'Esprit, de ramener à la racine de toute vocation chrétienne ? Sa dimension charismatique, tout au long de l'histoire de l'Église, a tenu en éveil et en attente du Royaume une institution ecclésiale qui risquait souvent de s'enliser dans les sables du pouvoir et de la richesse plus que d'indiquer le chemin étroit du Royaume et la voie évangélique des Béatitudes. À nouveau l'Esprit Saint secouait les habitudes et l'illusion d'un confort rudement acquis pour montrer à travers ce renouveau que le but n'est pas dans les choses de la terre car « *pour nous, notre cité est dans les cieux d'où nous attendons avec impatience le Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur, qui transformera notre corps de misère et le rendra semblable à son corps de gloire* » (Ph 3, 19-20).

La vie *thaborique*, c'est-à-dire transfigurée, comme en parle l'expérience chrétienne orientale, est la vie normale de tout chrétien vers laquelle, tout au moins, il est tendu pendant son pèlerinage terrestre. Et l'*effusion du Saint-Esprit* mettait d'autant plus en évidence « ce primat de la grâce » et de la vie théologale que l'expérience s'étendait à toutes les catégories de fidèles, à toutes les générations et sans distinction de lieu et d'origine. La boutade d'un évêque au Concile devenait réalité : « une démocratisation de la sainteté » dont le Maître d'œuvre, l'Esprit Saint, semblait se jouer en contournant toutes les constructions et programmations de nos pastorales et de nos prévisions.

Un an après la rencontre de Paris entre catholiques, *l'Union de prière de Charmes*, association protestante de la vallée du Rhône et qui priait depuis des décennies pour un renouveau dans l'Esprit Saint, avait organisé une rencontre œcuménique dans les locaux de l'ancien grand séminaire de Viviers, en Ardèche, que présidait le pasteur Thomas Roberts, celui que tout le Renouveau appellera *Papy*. Fin octobre 1973 avec quelques personnes des groupes de prière de Strasbourg dont le supérieur des Jésuites, le Père Jean-Claude Bandenhauser, nous prîmes la route du sud. Nous y rencontrerons tous ces prophètes des communautés protestantes qui gémissaient après la venue de l'Esprit, comme les frères Duplessis, les pasteurs Schwartz et Lovsky et bien d'autres d'obédiences diverses, sans compter ceux qui venaient de Suisse, d'Allemagne comme Arnold Bittlinger, directeur du centre de rencontre de Schloss Craheim, d'Angleterre comme le Révérend Michael Harper, prêtre anglican, devenu aujourd'hui prêtre orthodoxe, une figure du Renouveau en Grande-Bretagne. J'y retrouverai le pasteur Appia et Jean-Daniel Fischer et son épouse Marie-Louise, pasteur à Mulhouse et membres de *l'Union de prière*. Nombre de religieux catholiques dont le Père Valérien Gaudet, mais qui pour la plupart venaient de découvrir depuis récemment ce courant puissant qui traversait les Églises. Ce qui au départ ne devait être qu'une rencontre œcuménique de responsables devint rapidement un rassemblement de plus de quatre cent cinquante personnes. Quelques communautés protestantes de Diaconesses de Reuilly et les sœurs de Pomeyrol et de Grandchamp mais aussi des communautés œcuméniques comme L'Arche de Lanza del Vasto, lui-même présent avec son épouse Chanterelle, et catholiques dont les toutes premières comme La Théophanie et L'Emmanuel. Certains membres de communautés en germe comme Le Lion de Juda et Le Chemin neuf et beaucoup des tout-premiers groupes de prière étaient venus là comme à une source pour vivre un temps de profonde communion. Nous ne pouvions que faire le constat que le feu avait pris un peu partout et sans distinction d'obédience ecclésiale.

Comme l'évoquera Thomas Roberts à travers une parabole, nous étions comme des canards chacun dans sa mare, séparée les unes des autres par des haies ou des murs infranchissables. Puis vint l'ondée de l'Esprit qui fit monter le niveau de l'eau au-dessus des séparations si bien que toutes ces mares aux canards ne formèrent plus qu'un

immense étang où pouvaient s'ébattre les canards sans savoir à quelle mare ils appartenaient. Ils pouvaient jouir et de la bénédiction venue du ciel et de la joie d'élargir leur communion à ceux qu'avant ils ne pouvaient reconnaître comme leurs frères. La communion dans le Saint-Esprit n'était pas un vain mot mais un éblouissement qui nous semblait dépasser les séparations pour nous transporter dans l'œuvre de Dieu et la communion trinitaire. Certes nous avions des services liturgiques distincts et tant de temps à rattraper mais ce que nous expérimentions en commun de la puissance agissante du Saint-Esprit nous semblait tellement fort que Dieu pourrait bien nous transférer dans le Royaume de son Fils bien-aimé sans que nous ayons eu le temps de reconsidérer le passé. L'intensité du présent nous voilait le passé et nous faisait enjamber l'avenir. L'éternité nous rejoignait dans l'actualité du Saint-Esprit. L'unité apparaissait comme une victoire déjà acquise, avec bien d'autres victoires perçues ou pressenties, sur les frontières des confessionnalismes et des fragmentations ecclésiales. Nous touchions dans la communion du Saint-Esprit à « l'Église indivise », dirait Olivier Clément. Dans le Saint-Esprit l'unité demeure, en-deçà et au-delà de toutes nos divisions ; et nous étions en train de l'expérimenter, de la voir et de la toucher, comme saint Jean l'exprime à propos du Verbe. Et c'était une *Bonne Nouvelle* qu'annonçait tout haut notre rassemblement « *pour que vous soyez en communion avec nous. Car notre communion est avec le Père et son Fils Jésus-Christ. Tout ceci nous vous l'écrivons pour que votre joie soit plénière* » (1 Jn 1, 3-4).

Le pasteur G. Appia quitta Viviers pour gagner à Lourdes l'assemblée des évêques de France qui s'y tient habituellement à cette période de l'année. Il en fit le récit suivant dans le journal de l'Église protestante de France, montrant déjà l'intérêt que l'épiscopat catholique portait à l'événement.

« Quittant Viviers à l'issue d'un inoubliable service eucharistique où nous avons ressenti de façon bouleversante la présence de Dieu et la joie de son Esprit, je me retrouvais quelques heures plus tard à l'Assemblée Plénière de l'Épiscopat français à Lourdes. Qui avait mis au courant les évêques du motif de mon retard ? Je ne sais. Le fait est que je fus, à ma stupéfaction, entouré dès mon arrivée par bon nombre d'entre eux désirant me questionner sur la rencontre de Viviers et manifestant un intérêt passionné pour ce qui actuellement



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

une vision prophétique que je serais prêtre dans une Communauté précise qui n'avait pas encore fait ses premiers pas puisqu'Ephraïm et Jo Croissant rentraient des USA et n'avaient pas encore commencé la vie communautaire. Huit ans plus tard en effet, je rejoindrais la Communauté du *Lion de Juda et de l'Agneau Immolé*, avec un autre Père Blanc, le Père Luis et un jeune qui avait rejoint notre fraternité en Algérie, Marc, aujourd'hui prêtre de la Communauté des Béatitudes et portant le nom de François-Xavier. Et lorsqu'Ephraïm nous recevra et accueillera notre demande de postuler dans la Communauté, ce sera aussi pour lui la confirmation de l'ouverture de la Communauté à un déploiement missionnaire.

Comme je l'ai évoqué plus haut, ma vie missionnaire commencera par un passage au désert qui sera un temps de maturation et de préparation dans la prière et la vie fraternelle à une autre étape plus marquée par la prédication. L'humour du Seigneur est parfois déconcertant : malgré la vision d'Édith Fritsch, je m'embarquais à Marseille pour rejoindre l'autre bord de la Méditerranée, comme Père Blanc, pour vivre huit ans dans le Sahara, avant de rejoindre, ensuite, à Cordes-sur-Ciel la Communauté du *Lion de Juda et de l'Agneau Immolé* encore très tournée alors vers une forme de vie monastique ouverte à tous les états de vie. Or c'est à partir de ce moment que se déploiera dans ma vie une dimension beaucoup plus missionnaire.

*
* *

Jean-Paul II, dans son encyclique, *Redemptoris missio*¹, redonnera à la mission *ad gentes* ses lettres de noblesse, perdues dans l'après-guerre. La mission était en effet considérée comme dépassée dans l'après-Concile : malgré le *Décret conciliaire* « *Ad Gentes* », la voie nouvelle du dialogue reléguait celle de la mission à une période révolue. Revues et congrès, déclarations de théologiens voire de conférences épiscopales manipulaient le public catholique

1. Encyclique de Jean-Paul II, publiée le 7 décembre 1990, pour le 25^e anniversaire du Décret conciliaire *Ad Gentes*.

en distillant « une mentalité marquée par l'indifférentisme, malheureusement très répandue parmi les chrétiens, souvent fondée sur des conceptions théologiques inexactes et imprégnée d'un relativisme religieux qui porte à considérer que "toutes les religions se valent" »². L'empreinte idéologique marquait cette période avec bien d'autres raisons et slogans. Péremptoirement, certains déclaraient *la fin du temps de la mission*.

Quant à Paul VI, il publiait *Evangelii Nuntiandi* le 8 décembre 1975, pour l'année sainte et suite au Synode qui s'était tenu sur le thème de l'évangélisation l'année précédente. J'eus des difficultés à obtenir ce texte auprès de la Conférence Épiscopale d'Algérie : il semblait qu'il ne concernait pas la situation de l'Église en Afrique du Nord et en pays musulman. Lors d'une visite au Nonce Apostolique, à Alger, nous en profitâmes pour évoquer cette difficulté. En le quittant, il nous chargea les bras de cartons remplis d'exemplaires de l'exhortation du Pape pour la distribuer dans les communautés chrétiennes du pays...

Mais les pays de *jeunes Églises* allaient connaître d'autres difficultés. Au moment du passage à l'indépendance politique de bien des pays d'Afrique en particulier, l'Église ne voulut pas être en retard et érigea de nouveaux diocèses dont bien souvent l'évêque seul était autochtone. Les prêtres, de missionnaires qu'ils étaient, se virent en demeure de devenir diocésains pour mettre en place l'ébauche d'une structure diocésaine. Même dans les instituts missionnaires on insistait plus sur l'aide à apporter aux jeunes Églises que sur la nécessité de poursuivre la Mission. Il semblait qu'une page était en train de se tourner : la Mission était au passé, dépassée ; l'avenir appartenait aux jeunes Églises. D'ailleurs « tout le monde est missionnaire et la mission est partout, sans frontières ». La force des mots devenait virtuelle et l'action sans consistance, dissoute dans une diarrhée verbale.

2. RM n° 36 : « Les difficultés internes ne manquent pas pour le peuple de Dieu, ce sont même les plus douloureuses. Mon prédécesseur Paul VI faisait déjà remarquer en premier lieu "le manque de ferveur, d'autant plus grave qu'il vient du dedans ; il se manifeste dans la fatigue et le désenchantement, la routine et le désintéret, et surtout le manque de joie et d'espérance" (EN n° 80) ».

Paul VI, malgré tous ses efforts, ne parvint pas à sortir l'Église de cet embourbement et de cette confusion à prétention théologique. Il faudra attendre *Redemptoris Missio* et le courage de la vérité de Jean-Paul II pour clarifier le discours de l'Église et relancer la Mission *ad gentes* avec sa spécificité. Il parlera même de « rapatriement' des missions dans la mission de l'Église, [de] l'introduction de la missiologie dans l'ecclésiologie et [de] l'insertion de l'une et l'autre dans le dessein trinitaire du salut » (RM n° 32). « À l'intérieur de l'unique mission de l'Église, les différences dans les activités ne naissent pas de raisons intrinsèques à la mission elle-même mais des circonstances diverses dans lesquelles elle s'exerce » (RM n° 33), affirme encore le Pape. Il distingue trois situations dans cette *unique mission de l'Église*. Et la première est bien l'annonce kérygmatique, faite à ceux qui ne connaissent ni le Christ ni son Évangile, qui exige des évangélistes, « missionnaires ad gentes et à vie ». Quant aux deux autres, elles se réfèrent d'une part à la situation pastorale d'une communauté ecclésiale normale qui doit entretenir son élan missionnaire et d'autre part à la nouvelle situation de déchristianisation importante dans les pays où s'est faite la première évangélisation qui appelle aujourd'hui *une nouvelle évangélisation*.

L'activité missionnaire de l'Église, dans le contexte de post-colonisation, a souvent été perçue comme un prosélytisme déplacé voire comme un relent d'impérialisme et de colonialisme. Pie XII vit venir le risque de cette fausse culpabilité et de la démission conséquente : laisser le champ libre au plan politique au communisme et au plan religieux à l'islam. Pour l'heure l'impérialisme et le sionisme étaient à l'Ouest, clamaient haut et fort certains courants dans l'Église, embouchant d'ailleurs les trompettes des chœurs soviétiques. Il fallait donc se démarquer de la mentalité occidentale en prônant une nouvelle théologie du Salut fondée sur des valeurs et non plus sur la personne du seul Sauveur Jésus-Christ. Avancer dans ce brouillard relevait de l'exploit. La réflexion relevait du délire ou de la paralysie cérébrale, et rendait les missionnaires incapables d'engager une action puisque l'évangélisation n'était plus la préoccupation première. Les nouvelles théories, stigmatisées d'abord par Paul VI puis Jean-Paul II, essayeront de nouvelles approches théologiques plus « conviviales », prétendant favoriser le dialogue mais qui n'était plus celui de l'homme avec son Dieu mais des hommes entre eux et dont « *le seul Médiateur entre Dieu et les hommes* » semblait le



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

J'ai suivi douloureusement ces événements depuis l'Afrique de l'Ouest où je me trouvais depuis 1992. Mais en même temps que s'élaborait, dans une recherche patiente, le travail tâtonnant des commencements du *Ribât*, nous menions aussi, mais à contre-courant et avec la même patience, ce travail d'annonce de la Parole à tous ceux, parmi les musulmans, qui faisaient une rencontre de Jésus, comme je l'ai écrit plus haut. Bien entendu ce travail nous obligeait à plus évoquer les différences et les points de rupture que les convergences. La conversion ne pouvait consister à changer de vêtement, elle impliquait de soi une rupture, un choix nouveau mais que seul le Saint-Esprit pouvait réaliser dans les cœurs.

À cette période, le Saint-Esprit semblait dépasser les clivages et les oppositions. En effet c'est Lui qui mène à son terme une démarche en dévoilant le visage du Père. Je fus particulièrement bouleversé par la vie de sœur Cécile¹² dans l'Atlas marocain. Depuis quelques années cette religieuse s'était établie dans le haut Atlas parmi les Berbères nomades. Elle menait sa vie de consacrée tout en soignant les malades sous sa tente, devenue à la fois son ermitage et une cour des miracles. Après une retraite que je prêchais à Rabat, la religieuse nomade m'entraîna sur ces hauteurs désolées qu'une épaisse couche de neige recouvrait en cette fin d'hiver. Elle souhaitait planter là une croix comme signe de son appartenance au Christ. Rien ne semblait la différencier des autres nomades tant elle avait épousé leur mode de vie. Chose étrange dans ce monde musulman, elle vivait seule sous sa tente, mais adoptée par une famille qui lui assurait protection et quelques maigres pitances. Sœur Cécile « des tentes », comme on la surnommait, ne faisait pas de discours, ses conversations étaient des plus simples mais sa vie toute entière était une parole d'amour, compréhensible en toute langue et par toute créature. Elle était devenue si familière avec le Saint-Esprit que leur complicité n'en était que plus étonnante. Sa vie ordinaire, dans ses

12. Cécile Prouvost était membre de la congrégation des sœurs franciscaines missionnaires de Marie et depuis de longues années au Maroc. Elle avait préparé son faire-part de décès (11/10/83) qu'une de ses sœurs m'a fait parvenir : « Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Jésus a dit : *' Je suis la résurrection. Qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? '* (Jn 11, 25) Réjouis-toi avec moi ! Le Seigneur est venu me chercher pour la vie qui ne finit pas. Je prie pour toi et je t'attends dans le Jour de la Résurrection. Amen ! Alléluia ! »

actions les plus banales, traduisait une vie toute livrée au Saint-Esprit. Il était le partenaire de ce dialogue incessant avec les nomades dont sœur Cécile n'était que l'intermédiaire et la confidente. Plus rien ne pouvait l'étonner entre ce qui était ordinaire et ce qui paraissait extraordinaire. Le dialogue passait par toutes les nécessités et besoins de la vie. Aussi priait-elle sans cesse ; sa vie était devenue prière, un dialogue ininterrompu. Et il n'était pas rare qu'un remède ou un geste médical ait un effet inattendu de guérison immédiate. L'amour réalisait sous cette tente des merveilles. Non seulement les gens ressortaient consolés et fortifiés mais parfois en marchant droit ou, comme tant d'autres, après avoir vu sous leurs yeux leur jambe prendre plusieurs centimètres en quelques minutes. Auprès de priants comme sœur Cécile, j'ai découvert la longue patience de Dieu pour rejoindre tout homme et se révéler à lui dans un infini respect de sa fragile liberté.

*
* *

Dans l'immensité du désert, l'Esprit soufflait et nous conduisait dans une aventure dont nous n'avions pas la maîtrise. Les signes de sa présence et de son action étaient trop évidents pour ne pas les considérer avec attention. Il nous semblait qu'ils étaient comme des signaux pour dégager une route. La route de l'Église dont tout homme est le passage obligé, proclamera Jean-Paul II. L'Église est un signe prophétique au milieu des nations. Elle désigne comme le Précurseur le Messie qui vient, le Royaume qui nous est préparé. Ce que nous vivions n'était encore qu'une préparation de temps nouveaux et à venir.

Je repense encore à ce soir d'été où nous prenions le frais sur la terrasse de notre maison, écoutant les nouvelles quand la radio algérienne annonça que Paul VI venait de mourir. C'était au soir d'un jour de lumière, celui de la Transfiguration. L'annonce nous coupa le souffle un instant : qu'allait-il se passer maintenant ? Dans la tourmente le Pape, « apôtre fort et doux », tenait la barre même si la barque de Pierre était menacée par la tempête qui sévissait. Certes, dira Jean-Paul II commémorant les quarante ans de l'élection de Paul

VI, ce pape voulait que l'Église « s'ouvre au monde sans cependant céder à l'esprit du monde. Avec sagesse et prudence, il a su résister à la tentation de 's'adapter' à la mentalité moderne, en affrontant avec une force évangélique les difficultés et les incompréhensions et, dans certains cas, également l'hostilité. Même dans les moments les plus difficiles, sa Parole éclairante n'a jamais fait défaut au Peuple de Dieu. »

Les premières paroles du nouveau Pape, après le trop bref pontificat de Jean-Paul I^{er}, sonnèrent comme un coup de fouet dans l'air : « N'ayez pas peur ! Ouvrez vos portes au Christ ! » Ces paroles nous rassuraient et sa première encyclique donnait le ton d'un pontificat ouvert certes mais décidé à proclamer la Vérité, à promouvoir la Vie et l'annonce de la Bonne Nouvelle, à faire en sorte que l'Église rayonne de l'Esprit d'amour et de vérité. Il s'agissait d'aller de l'avant, comme il le redit si fortement en ce début de nouveau millénaire : *duc in altum !*

Pourtant l'horizon semblait alors s'assombrir, de vieux démons s'agitaient et à nouveau menaçaient l'équilibre du monde. Et pour se voiler la face, ne pas voir l'avenir, de nouveaux rêves, de nouvelles religiosités offraient des expériences inédites... Quant à l'Église, elle ne semblait pas offrir une grande résistance ni même proposer un programme séduisant. On se fatiguait beaucoup pour de maigres résultats. Ce début des années quatre-vingts fut décisif. Le monde manqua de chavirer mais une main secourable le tenait invisiblement et le protégeait d'illusions et d'assauts du Mal qui auraient bien juré sa perte. La levée, aujourd'hui, du secret sur les *révélations* de Fatima ne fait que mettre en évidence ce gigantesque combat dont l'homme et l'humanité sont l'enjeu, mais aussi le rôle providentiel d'un Jean-Paul II et de vingt-cinq ans de travail acharné, fait le plus souvent à genoux, comme Moïse face à l'Éternel.

L'Église d'Algérie commençait un rude chemin de croix et ne souhaitait pas s'exposer davantage pour ne pas rompre ce fragile équilibre. Le choix était celui de la vie cachée parmi les hommes de ce pays dont l'existence sera de plus en plus menacée. Être là et avec, témoins d'espérance, vivant les joies et les épreuves de chacun et de tous les jours. Église réduite à l'insignifiance mais petite lumière qui



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

raissent – j’ai moi-même été atteint dans ma santé par une maladie étrange que cependant les médecins s’employèrent à enrayer, et je fus sauvé par la grâce de Dieu et la prière des frères.

Devant de telles oppositions, la Parole de Dieu est notre seul soutien, la force qui dans l’adversité permet de tenir ferme. Sans elle aujourd’hui tant de chrétiens sont, comme l’écrit l’apôtre Jacques dans sa lettre, ballottés par le va-et-vient de la mer et des vagues, incapables de vaincre par la foi : « *Ce qui a vaincu le monde c’est notre foi* » (1 Jn 5, 4), atteste l’apôtre Jean. L’immaturité entretenue dans les sociétés et qui rend dépendantes les personnes, se généralise de plus en plus. C’est bien pourquoi il s’agit de prêcher à temps et contre-temps, selon l’apôtre Paul, pour que l’homme d’aujourd’hui puisse opposer devant l’adversité, une réelle consistance de sa dignité humaine et de celle de fils de Dieu. La confusion du monde actuel, aggravée par la publicité faite au *Nouvel Âge*, laisse l’homme totalement démuné et incapable de vraie liberté et de décision constructive d’avenir. Telle est bien la chance de l’Église aujourd’hui si elle ne compose pas avec le monde et ses modes mais appuyée sur la Parole de Vérité et de Vie, elle ouvre les voies du Salut et des havres de Miséricorde.

Un véritable combat est engagé dans l’Église entre ceux qui poussés par l’Esprit témoignent et proclament avec audace la Parole de Dieu, et ceux qui, invoquant de bonnes raisons, composent avec l’esprit du monde et se laissent séduire par ses attraits. Il y a quelque chose d’irréductible entre ces deux attitudes qui tôt ou tard laissent paraître le scandale et affaiblissent de toute manière le témoignage de l’Église. De même que la prédication du prophète Amos est devenue insupportable aux autorités du royaume d’Israël et qu’il est menacé, de même les prophètes d’aujourd’hui peuvent être chassés de certaines églises, interdits dans certains diocèses comme le fut saint Louis-Marie Grignon de Montfort dans l’Ouest de la France ou plus proches de nous les Pères Régimbal ou Tardif.

Le temps de la prédication est un temps de grâce pendant lequel Dieu fait miséricorde. Et le prédicateur sait qu’il ne peut pas se taire, car la Parole ne lui appartient pas, il n’en est que le serviteur. Il est notable de voir combien ce charisme, qui peut devenir un ministère, se développe aujourd’hui dans l’Église. Au cours des années quatre-

vingt-dix, dans nos nouvelles communautés et aux cours d'école d'évangélisation, nous avons essayé en particulier en Afrique de l'Ouest de développer cette grâce. Un archevêque m'avait demandé de donner une formation à ses prêtres et à des laïcs dans ce domaine ainsi que sur la pratique de ministères charismatiques qui accompagnent la prédication. Certains très beaux ministères ont commencé à se développer et des paroisses sont devenues des lieux de rayonnement et d'évangélisation. Certes la force de ces grâces a besoin de trouver une structure pastorale forte et vivante au plan de la prière et de la vie sacramentelle pour s'enraciner et durer. Le cardinal Tomko, alors président du dicastère pour l'évangélisation des peuples, affirmait dans une réunion d'évêques africains : « L'Afrique a surtout besoin aujourd'hui de reprendre l'évangélisation en profondeur »⁷. Pour soutenir cet effort, notre maison de Côte d'Ivoire a lancé la diffusion de *petits traités* de formation sur des points très précis et toujours appuyés par la Parole de Dieu.

Lors de mes séjours au Bénin j'ai pu admirer le beau travail qu'a entrepris dans ce domaine, entre autres, Jean Pliya⁸, en communion avec son évêque. Ensemble nous avons imaginé alors les moyens de mettre en commun nos expériences pour mieux servir l'Église en Afrique qui reste très pauvre et fragile malgré sa bonne santé apparente et son développement, qui manque encore de la force de l'Esprit tant la culture traditionnelle reste vivace et profondément païenne. Jean déploie un beau ministère et encourage beaucoup, en particulier les autorités d'Église partout où il passe.

Lors d'un Congrès du Renouveau, un évêque participant se confia à lui car cela faisait des années qu'il ne faisait plus oraison et que la prière lui était devenue pénible alors qu'il passait chaque jour du temps à faire ses exercices de méditation yogi. Ce fut un véritable combat que le prélat mena nuit et jour accroché à son chapelet comme à une bouée. Jean nous exhorta à tenir ferme dans la prière jusqu'à ce que l'esprit d'idolâtrie relâche définitivement son emprise.

7. Cardinal Tomko, au SCEAM, dans sa session du 15 au 18 avril 1997.

8. Jean Pliya est un laïc béninois, marié, universitaire aujourd'hui à la retraite et au service du Renouveau aussi bien dans son pays le Bénin, qu'au plan international. Il a participé au Synode sur l'apostolat des laïcs et est aujourd'hui membre du Service international du Renouveau charismatique catholique à Rome.

Dans cette même assemblée, on nous présenta un séminariste qui devait être ordonné diacre prochainement mais ne supportait pas les temps de prière et particulièrement les liturgies qu'il fuyait avec cris et violence. Il accepta cependant que nous puissions prier pour lui afin qu'il soit libéré car il ne pouvait pas être ordonné dans cet état. Jean Pliya et son épouse étaient là ainsi que deux autres prêtres. Jean avait demandé à l'évêque d'être présent et que je puisse diriger cette prière. Je demandai à l'évêque s'il m'autorisait à faire un exorcisme afin de libérer cet enfant de Dieu d'un génie familial qui empoisonnait sa vie depuis son enfance. À peine avions-nous commencé de prier que l'esprit mauvais agita violemment le séminariste. L'évêque vit la force du Mauvais, son impertinence, sa dérision et dans quel état une simple invocation du nom de Marie le mettait. Il nous supplia, tant la crainte le pétrifiait, d'agir vite et lui-même fut convaincu de la gravité de certaines pratiques et de leurs conséquences dans la vie spirituelle. L'un et l'autre par la suite, purent témoigner de ce qui avait changé leur vie et de la paix qui demeurait en eux.

*
* *

J'aimerais ici raconter comment se vérifie la parole de Jésus quand il affirme : « *Voici les signes qui accompagneront ceux qui croient : en mon Nom ils chasseront les démons...* » (Mc 16, 17) Au cœur de la Côte d'Ivoire, en pays Bété, région encore très animiste à plus de quatre-vingt-dix pour cent notre communauté avait été invitée pour le jour de Noël à proclamer le salut en Jésus-Sauveur et célébrer la messe de la Nativité. Les chrétiens de ces villages de brousse étaient une poignée mais très fervents. Ils avaient réussi, après bien des palabres, à décider les chefs de village, tous païens, à nous inviter.

Le jour venu, les chefs avaient mis leurs atours traditionnels et ils trônaient sur leurs modestes sièges tandis qu'une foule d'enfants presque nus, d'hommes et de femmes, de vieillards sortaient de leurs cases et quittaient leurs occupations pour rejoindre le groupe de chrétiens déjà rassemblés sous l'abri de fortune en branchage. Les



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

alors qu'avant, une seule messe ne la remplissait pas.

*
* *

Aujourd'hui je m'interroge, car faute d'enracinement, cet enthousiasme s'étiole et progressivement baisse d'intensité. Alors comme des aveugles, les hommes cherchent à tâtons de nouvelles expériences capables de produire de nouvelles sensations et excitations. Je découvre le poids de la culture, des habitudes anciennes, la soif du pouvoir et de l'argent qui vont comme déferler sur une évangélisation qui n'a pas eu le temps de prendre racine dans une Église encore si jeune. Les dons mêmes de Dieu et les charismes font l'objet de manipulations et de chantages mercantiles au même titre que tous les charlatanismes païens. De nouvelles *Églises* qui confisquent l'appellation, s'étalent sur les cendres fumantes d'un christianisme avorté. Dans l'Église catholique elle-même, certaines formes de discrimination, empreintes d'illusion et de vanité, préfèrent les leaders ou prêtres charismatiques, appelés « hommes de Dieu », aux « prêtres-tout-court ». Certes il ne s'agit pas de réduire ces années de grâces à un feu de paille. Mais « la puissance assimilatrice des civilisations et des peuples réduit la foi prêchée au contenu des religions archaïques... Cependant le paganisme demeure jusqu'au bout une tentation, sous ses formes les plus archaïques comme les plus évoluées ; la puissance que l'homme se donne à lui-même est la plus subtile et la plus moderne... tous les peuples païens n'ont pas fait le chemin d'Israël. L'eau du baptême n'a pas encore pénétré jusqu'à leur cœur », écrit le Cardinal Lustiger¹. Le constat est là : la libération n'est pas achevée, même cent ou cent cinquante ans après l'arrivée de l'Évangile dans nombre de ces pays. Certes il n'y a pas à s'étonner quand on sait le temps que les pays de l'Occident européen ont mis pour intégrer l'effort d'évangélisation des premiers siècles de notre ère. Une fois de plus, l'expérience passée compte peu dans la construction du présent, comme si chaque génération refaisait le monde. L'amnésie semble être l'attitude habituelle pour exorciser le passé. Et pourtant... N'y a-t-il pas un devoir de mémoire pour une guérison de la mémoire afin de retisser des liens inalié-

1. Son livre, déjà cité, *la Promesse*, pp. 79-80.

lables avec les générations passées et notre histoire qui ne peut se construire en continuelle rupture ? Sauf bien sûr, celle qui ouvre à la conversion, à la Vie nouvelle dans l'Esprit. Cette rupture-là fut-elle assez incisive pour renoncer à un genre de vie incompatible avec la nouvelle vie selon l'Évangile qui devait conduire à un renouvellement « *par une transformation spirituelle du jugement afin de revêtir l'Homme Nouveau créé par Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité* » (Ép 4, 23-24) ?

Au cours de ce mois d'avril 1994, je ramenais d'Abidjan une de nos sœurs, ancienne du Rwanda mais toujours active dans ce pays. Elle avait particulièrement suivi de près les apparitions de Kibeho et accompagné la *Cité de la Miséricorde* dans le sud du pays, une œuvre conduite par une femme hutue du pays à qui Jésus l'avait demandé pour les orphelins. Un miracle permanent ! Sœur Marie-Bernadette nous rendait visite à l'occasion de la fête de la Miséricorde que bientôt Jean-Paul II proclamerait pour toute l'Église le deuxième dimanche de Pâques. Nous roulions dans un bus vers Issia où la communauté des Béatitudes a pris en charge un sanctuaire marial diocésain : *Notre-Dame de la Délivrance*. En Afrique, cassettes et radios vomissent sans cesse leurs décibels, même dans les autocars. Au moment des nouvelles : stupéfaction ! Après « l'accident » de l'avion présidentiel, on apprenait que des massacres avaient commencé à Kigali. Notre sœur témoigna, au cours du pèlerinage de la Miséricorde, de l'œuvre d'évangélisation au Rwanda, à plus de soixante-dix pour cent catholique, des apparitions qui s'y sont déroulées de 1981 à 1988 et aujourd'hui reconnues par l'Église. Et tout ce travail allait être détruit en quelques semaines, faisant près d'un million de morts. Certes il y aura des témoignages héroïques de foi et d'amour. Trois évêques seront tués dont l'archevêque de Kigali, Mgr Vincent Nsengiyuva, que j'avais eu comme voisin de chambre lors de mon séjour à Rome au début des années soixante-dix. Deux voyants seront aussi assassinés dans la tourmente dont Emmanuel qui prêchait la venue prochaine de Jésus dont il disait : « Il vient avec sa miséricorde ! »

Nos questions manifestaient plus la stupéfaction et l'incompréhension qu'elles n'attendaient de réponse devant une telle barbarie inexplicable. Des chrétiens livraient leurs frères et sœurs de communauté ou encore les assassinaient. Une folie sans nom s'abattait sur

le pays ; la ténèbre le recouvrait et le sang criait de toute cette terre meurtrie. Un prêtre me dira plus tard, lors d'un passage au Rwanda, que la rivière au bas de la mission était rouge-sang et qu'elle emportait dans son courant des corps déchiquetés. Dans ce village, il ne restait plus que quelques vieillards, des femmes et de jeunes enfants...

Pendant ce temps se tenait à Rome le Synode des évêques d'Afrique. Nos pasteurs feront l'expérience de l'impuissance humaine devant ce déchaînement de la rage satanique. Et pourtant la Vierge Marie à Kibeho avait donné, dix ans plus tôt, une vision d'avertissement à l'une des voyantes, Alphonsine. C'était en 1984. C'est alors que sœur Marie-Bernadette m'écrivit au Liban où je me trouvais, pensant que cet avertissement pouvait aussi s'adresser à ce pays en guerre où se déroulaient d'autres massacres. J'interrogeai plus tard Alphonsine qui a fui les massacres de son pays pour se réfugier dans un autre pays. Elle me dit que nous n'avons pas pris au sérieux les appels répétés de la Vierge Marie à nous convertir et à prier. Le message n'est pas passé même alors dans l'Église, comme si c'était toujours les autres qui étaient concernés et que ceux qui le reçoivent jouiraient de la grâce sans se laisser rejoindre et interpeller. Sœur Lucie de Fatima dit la même chose. Les hommes prennent souvent très superficiellement la Parole de Dieu et les avertissements prophétiques. Ils pensent que cela ne les concerne pas en premier ou ici et maintenant, alors que la prise en compte de ces avertissements célestes nous éclairent sur notre histoire et surtout nous donnent la force de résister au mal. La Vierge Marie, après le Seigneur et toute la tradition de l'Église, nous avertit que par la prière et le jeûne nous éviterons de grands dangers pour l'Église et le monde et que nous pouvons par ces simples moyens repousser les guerres et les catastrophes même naturelles. Mais trop souvent nous jouons avec les dons de Dieu sans nous rendre compte du danger que nous courons.

Notre mémoire serait-elle si courte que nous soyons incapables de nous repentir, de quitter nos habitudes mondaines, selon le prophète Joël², pour crier vers Dieu et pleurer jusqu'à ce que son amour et son pardon nous reconstruisent ? J'ai eu l'impression souvent dans le déploiement de la mission *ad gentes* et la pastorale des jeunes

2. Jl 2, 12-17.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

chercher un nouveau souffle tant pour leur vie spirituelle que pour leur ministère. À l'époque, tout au moins, on ne voyait pas un impact particulier de cette expérience sur le monde non chrétien. Il s'agissait plus de ce que Jean-Paul II appelle *la nouvelle évangélisation* et que nos frères du protestantisme qualifient plutôt de *réveil*. Ayant voulu mener l'expérience jusqu'au bout, je demandai la prière en annonçant que j'étais prêtre catholique. Je m'abandonnai dans le *repos de l'Esprit* que j'avais connu de manière plus forte une quinzaine d'années plus tôt et sans y être particulièrement préparé. Ces frères de Vineyard prièrent particulièrement pour mon ministère. Je ne ressentis rien de significatif mais reçus par la foi une prière de foi. Je suis persuadé que l'avancement dans la vie chrétienne est essentiellement une démarche de foi et de confiance en Dieu en mettant tout en œuvre pour demeurer fidèle et actif. La foi ne progresse pas à coup d'expériences et de manifestations même si elle atteint nos émotions ; c'est là le petit-lait nécessaire aux débutants. La foi ne se construit que par elle-même lorsqu'elle est agie et s'appuie sur la Parole de Dieu et ses promesses. Et je dirai qu'elle passe à la vitesse supérieure pour faire entrer dans la vie mystique lorsqu'elle est agie par l'amour : « *La foi opérant par la charité.* » (Ga 5, 6)

La lecture des publications de Vineyard me surprit. J'y lisais comment ces frères recouraient à d'autres traditions chrétiennes et charismatiques que celles du protestantisme évangélique et du pentecôtisme pour comprendre ce qu'ils étaient en train de vivre. Ma première surprise fut de les entendre prêcher sur le Père céleste, si rare dans le protestantisme. Si l'Esprit Saint les conduisait à mieux connaître le Père, les voies d'une authentique vie mystique s'entrouvriraient, alors il nous fallait être attentifs à ce que le Saint-Esprit suscitait aujourd'hui. J'ai essayé dans la partie précédente de situer *la Bénédiction du Père* dans l'expérience catholique de ces dernières décennies et depuis le succès si rapide et universel de *la petite voie* de Thérèse de l'Enfant Jésus. La proclamation de son doctorat en 1997 et depuis lors les pèlerinages de ses reliques dans le monde entier²² démontrent à quel point le besoin de tous les hommes, y

22. Les témoignages abondent dans la revue thérésienne de Lisieux. Où que ce soit sainte Thérèse de l'Enfant Jésus attire sans distinction des personnes de toutes conditions et de toutes confessions chrétiennes ; elle réunit catholiques et ortho-

compris des non chrétiens, est de retrouver leurs racines filiales dans la confiance en ce Dieu qu'ils peuvent désormais appeler : *Abba* ! « La joie dans la foi, écrivait le Père Valensin²³, caractérise la vie filiale. » Dans l'une de ses *Méditations* il écrivait à propos de la mort, ultime expérience de la vie terrestre : « Les sentiments que je voudrais avoir à cette heure (et que j'ai actuellement) : penser que je vais découvrir la Tendresse. Il est impossible que Dieu me déçoive, l'hypothèse seule est énorme ! J'irai à lui, et je lui dirai : je ne me prévaux de rien, sinon d'avoir cru en votre bonté. C'est bien là en effet ma force, toute ma force, ma seule force. Si cela m'abandonnait, si cette confiance en l'Amour me désertait, tout serait fini, car je n'ai pas le sentiment de valoir, surnaturellement, quoique ce soit ; et s'il faut être digne du bonheur pour l'avoir, c'est à y renoncer. » Et peu avant de mourir ces mots de confiance filiale, d'espérance à une infirmière qui s'apprêtait à cacher la lumière du jour : « Oh ! non. Je vous en prie... Laissez entrer la lumière ! Laissez entrer le soleil ! C'est une annonce joyeuse que celle de la Mort ! Je vais à la rencontre de Dieu, à la rencontre de mon Père, de la bonté, de la tendresse ! » Ce livre posthume nourrit d'ailleurs ma jeunesse et ma découverte de la Paternité de Dieu, et de loin prépara cet accueil nouveau de l'Esprit.

Plus surprenantes sont les manifestations qui accompagnent la *Bénédictio du Père*. À Vineyard on rattache volontiers ces expériences à des manifestations de la *vie de sainteté* que l'on n'ose encore à peine appeler *vie mystique*. Mais pour appuyer le phénomène, nos frères font volontiers référence à la vie et l'expérience des grands docteurs mystiques catholiques comme saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse d'Avila. Certes, il conviendrait de mieux étudier et connaître leur doctrine spirituelle pour discerner les authentiques manifestations mystiques. Le travail pastoral reste encore très important pour ne pas se fourvoyer dans des impasses et pour prêcher l'essentiel du message de la foi sans risque de se perdre dans quelques sables mouvants d'illusions mystificatrices. Le manque de formation et l'insistance portée sur les *manifestations*

doxes en Russie ; elle rassemble dans les églises du Liban non seulement toutes les confessions chrétiennes mais druzes et musulmans...

23. *Méditations* du Père Auguste Valensin s.j., édité chez Aubier, éditions Montaigne, 1957. La citation suivante est prise à la page 106.

relèvent de la tromperie, de la manipulation et, dans une période hyper psy, de risques d'autosuggestion et de dérapages non contrôlés. Il est à craindre ici ou là, comme on peut le remarquer, que ce type d'expérience, garantie par de telles manifestations, n'accrédite le fait d'un certain élitisme et d'un œcuménisme réducteur. Cela dit, je crois profondément que le Seigneur continue de produire un renouveau puissant pour attirer à Lui le cœur de l'homme pour autant que celui-ci protège ses sens et les ferme aux sirènes de ce monde.

On cite souvent ce grand homme (exécrable par ailleurs !) que fut Malraux lorsqu'il annonçait que « le XXI^e siècle serait spirituel ou ne serait pas ». Or nous y sommes, mais lui n'est plus là pour valider cet effet de style ou démentir cette prophétie apocryphe. Je faisais remarquer dans une retraite toute l'ambiguïté de cette expression trop facilement interprétée comme une vision prophétique. Une retraitante, professeur de philosophie, me fit remarquer à son tour que l'homme de lettre et de culture qui avait pratiqué non seulement la politique et « l'art révolutionnaire » mais aussi le spiritisme, parlait en fait d'une invasion spirite. Était-il un de ces *prophètes du Nouvel Âge* ? On peut craindre parfois que sous couvert de vraie religion ne se propage un christianisme ambigu voire ambivalent, que bien des jeunes d'aujourd'hui – et ils sont nombreux à être touchés par ce courant de Toronto – n'aient pas les moyens de discerner et ne se laissent séduire et finalement emporter dans une dérive sectaire. C'est dire la responsabilité des pasteurs et des prédicateurs.

Lors d'un rassemblement des responsables des groupes de prière du Renouveau charismatique catholique de l'Afrique de l'Ouest au Bénin en 1997, je prêchais sur la Bénédiction du Père et sur l'expérience que j'en avais mais pour conduire à une vie plus profonde en Dieu Trine, c'est-à-dire à une vie mystique, dans l'Église et la mission. Mgr Ernest Kombo, du Congo, était l'autre intervenant et il montra les implications sociales et politiques du Renouveau pour nos pays qui ont besoin d'une réelle libération pour vivre la liberté des enfants de Dieu et la dignité des saints. Réduire le message évangélique et une motion de l'Esprit Saint à une chimère ou une expérience « croustillante » ne peut ni enraciner la foi ni la faire progresser. Celle-ci a un urgent besoin de s'incarner pour pérenniser les fruits.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Beyrouth. Sa nièce ne le verra que quelques jours avant sa mort pour recueillir sa bénédiction, au soir de sa vie, comme dans toute la longue tradition biblique et orientale depuis les Patriarches jusqu'à nos jours. Aujourd'hui le Père Antoun Tarabeya repose sur les lieux où il vécut, comme le grain jeté en terre, dans l'attente de la résurrection. Mais son tombeau est devenu, à l'instar d'autres saints moines et ermites du Liban, un lieu de pèlerinage.

Si certains ermites sont allés s'enfouir dans la *Qadisha*, d'autres seront placés comme une lumière sur la montagne. Le phare du Liban, après la Vierge Marie, c'est bien saint Charbel Makhoul. La foi en sa puissante intercession fait accomplir des prodiges et il répond par d'autres merveilles. Combien de personnes vont jusqu'à Annaya où il vécut comme ermite, proche du monastère : qui pour être délivré, qui pour guérir ou obtenir une grâce. Et ces pèlerins viennent auprès du saint comme auprès de leur père ; ils ne repartiront que lorsqu'ils auront été exaucés. Le monastère est situé comme une forteresse dans la montagne mais il est assailli par des petits et des pauvres armés de foi et d'espérance, décidés à faire le siège jusqu'à l'exaucement.

Un tel saint ne pouvait avoir qu'un père spirituel de même origine, de la race des saints. *Abouna* Nimatullah al-Hardini fut le père spirituel de saint Charbel. Le Pape vient de le béatifier et devrait le canoniser en 2004. Et comme tous ces personnages hors du commun qui sont d'abord perçus comme des *pères spirituels*, le bienheureux Hardini fait aujourd'hui partie de ces itinéraires obligés avec sainte Rafqa, la moniale, de l'homme en quête de sens dans sa recherche de vie et de bonheur.

Ce besoin de sainteté, de référence pour l'homme moderne, montre cette soif inextinguible que les bonheurs artificiels, les vaines gloires et utopies de ce monde ne peuvent éteindre. L'homme est à la recherche de *Pères* et donc aussi de la force et de l'assurance que procure une authentique paternité. Le *Père dans l'Esprit* devient un modèle, une référence nécessaire pour qui tente l'aventure de la vie. Ce lien filial, vécu dans la confiance et une vraie liberté, assure la maturité, le passage à l'âge adulte, tout en demeurant fils pour devenir père. Ce qui est transmis dans cette relation, plus que des paroles, devenues souvent inutiles, c'est la Présence de Celui en qui

nous nous reconnaissons enfants de Dieu, le Père. Un *Père dans l'Esprit* est une bénédiction du Père des lumières.

C'est ainsi que je reçus comme *père spirituel*, le Père Terziglio-Marie Schintu. Ce Sarde d'origine était né en Tunisie. Devenu ingénieur des Mines, il exerça dans le nord de la France où il se maria en 1934. Il connut la rigueur des camps de prisonniers pendant la guerre et en 1955 il perdit son épouse. Veuf, il répondit aussitôt à un appel entendu au fond de la mine, celui du sacerdoce. L'évêque d'Alger, Mgr Duval, l'accueillit et l'ordonna prêtre. Pendant vingt-cinq ans il fut curé de Zéralda, sur la côte algérienne. C'est dans cette petite paroisse dont il sera bientôt le dernier « pratiquant » et où il passait le plus clair de son temps à la prière, comme un ermite, et accordait des entretiens, *prenant soin des âmes*, que je rencontrai le Père Schintu, au cours des années soixante-dix. L'homme avait le sens des réalités tant humaines que spirituelles. Il ne se laissait pas émouvoir par la nouveauté mais savait pousser et encourager les âmes dans l'exigence de l'appel de l'Esprit. Son audace tranquille rassurait tout en ramenant à l'essentiel, à la Présence. Plus tard il se retira à Ars où il aimait venir chaque année se reposer auprès du Saint Curé dont il avait fait son Maître et modèle spirituel. Le Père Terziglio-Marie avait dû quitter Zéralda et son église, la mort dans l'âme, comme si cette présence de l'Eucharistie et du prêtre ne suffisait plus à garder ces lieux et la prière à justifier sa présence... L'église deviendra mosquée, coup fatal pour le prêtre. Ars, alors, devint non plus son lieu de retraite mais l'anti-chambre du Paradis, et la célébration de l'Eucharistie sa nourriture préférée.

Je voudrais ici livrer cette méditation qu'il me donna lors de notre dernière entrevue avant sa mort en 1993, mais qu'il avait écrite entre mai et octobre 1984 à Zéralda.

RETOUR À LA QADISHA. À LA QUÊTE DE PÈRES

Prêtre, corps et âme.
Seigneur ! Que le désir de me perdre tout en *Toi* ne cesse
jamais de grandir ;
je veux être totalement *Tien*.
Cependant, je désire également être donné
lorsque *Tu* me donnes à ceux qui ont faim et soif : de lumière, de vie
et de vérité ; être donné quand je *Te* donne.
Afin de *Te* rester mieux uni,
mon désir va jusqu'à vouloir mettre un peu de ma propre vie
dans l'âme de chaque mot, lorsque je *Te* donne caché dans la *Parole*
dont *Tu* me fais le *Serviteur*.
Mon désir devient plus ardent encore
à chaque célébration Eucharistique,
et ce sont des flammes folles, du feu que *Tu* as allumé,
qui rendent mon cœur tout embrasé de *Ton Amour*.

Seigneur ! Prends pitié de mon âme ;
accorde-lui de mieux s'unir à *Toi*, en Esprit et en Vérité,
par *Ton Corps* et *Ton Sang* précieux, réellement présents
sous les apparences du *pain* et du *vin*,
consacrés pendant la célébration.
Donne-Toi en moi, *Seigneur*,
lorsque je me donne poussé par l'Esprit d'Amour,
afin que personne ne me reçoive sans que je *Te* sois, chaque fois,
uni davantage ;
que *Ta présence* en moi apaise les uns et les autres
et réjouisse ceux qui *Te* cherchent dans la nuit de la foi.
Je suis heureux lorsque les autres *Te* reçoivent
par ma main, par mes lèvres, par mon cœur ;
uni à *Toi*, *Tu* m'unis à eux, en *Toi* ;
et plus je *Te* donne et plus *Tu* me prends.
Tu me donnes aux autres quand je me « donne » à *Toi*
et *Tu* me « donnes » à *Toi* quand je *Te* « donne » aux autres...
et dans les autres c'est encore *Toi* qui me reçois...

Béni sois-Tu, Seigneur, dans mon âme
et dans toutes âmes que *Tu* me confies !
À *Toi* Haute Gloire, Louange éternelle !

Achévé au Liban,
en la fête de Notre-Dame de Fatima,
le 13 octobre 2003.

Table des matières

Ouverture : Du pain et du sel	7
1. L'appel	17
2. Le Concile	29
3. La crise	37
4. Au désert	55
5. Brûlés par l'Esprit	79
6. Sous le souffle de l'Esprit	99
7. Le souffle vers le large	119
8. La puissance de la prédication	143
9. La « bénédiction du Père » ou le retour du Père	169
10. Retour à la Qadisha. À la quête de pères	197